

PATRICK SAYTOUR, PROFONDES SURFACES

L'artiste, rarement exposé à Paris, présente une dizaine d'œuvres décalées, jouant sur les supports.



«Trophée», peinture acrylique sur jean, patère, cintres et bois, 2013. Photo Sylvie ChanLiat. Galerie Valentin

On ne peut pas vraiment dire que Patrick Saytour soit un artiste prolifique, multipliant les expositions : à titre d'exemple, il n'en a fait que deux à Paris depuis 1996, la dernière ayant eu lieu en 2010 à la galerie Bernard Ceysson.

Celle-ci, la première chez Valentin, est d'autant plus singulière qu'elle est construite autour d'un tableau et d'un amusant paradoxe. Intitulée *Sans titre* (1967), composée d'un brûlage sur plastique, de tissus et d'un encadrement en métal, l'œuvre est en effet historique par sa date de création, tout en n'étant pas inscrite comme telle, puisqu'elle n'a jamais été exposée à l'époque. Elle n'était pas assez conforme aux dogmes du

mouvement Supports/Surfaces (1969-1972), composé d'une dizaine d'artistes, parmi lesquels Vincent Bioulès, Daniel Dezeuze, Claude Viallat et, bien sûr, Patrick Saytour. Sans être non plus son chef-d'œuvre, elle a l'avantage de bien asseoir la sélection d'une dizaine d'œuvres ici rassemblées, étalées sur quarante ans, de 1973 à 2013. Une belle occasion, donc, de voir comment au fil du temps et jusqu'à aujourd'hui l'artiste a tricoté les supports et perverti les surfaces (grands chevaux de bataille et de réflexion du mouvement susnommé) pour détourner et déconstruire la peinture.

La plupart du temps, en ce qui le concerne, avec beaucoup d'humour, comme le prouve cet *Enlèvement* (1983), un tableau composé avec des tissus, de la tapisserie, un grillage en caoutchouc et une plante en plastique, comme autant d'éléments peu faits pour s'entendre mais qui pourtant, juxtaposés pour une esthétique kitsch, donnent lieu à un surprenant résultat et à une réussite plastique.

De même, cette autre œuvre au sol, réalisée à partir d'un tapis de récupération aux dessins géométriques, que Saytour a longtemps gardé sans jamais vraiment savoir qu'en faire. Jusqu'au jour de 1993 où le fait de poser dessus une paire de luminaires et un cheval à bascule d'enfant va justement faire basculer la rigueur constructiviste du tapis vers l'ironie et la poésie des courbes et des objets ainsi conjugués. D'une pièce à l'autre, on retrouve ainsi tous les gestes de Saytour, aussi bien le travail sur la ligature, la torsion et la brûlure (l'ensemble de terres cuites avec oxydes colorés) que sur le pliage (une simulation sur une pièce de fourrure synthétique rasée et peignée) ou sur le marquage (ces croix dessinées sur des jeans accrochés aux murs).

On l'aura compris, Saytour - qui en a plus d'un dans son sac - s'amuse, décale, multiplie les glissements. Derrière l'apparente disparité des œuvres, c'est bien la fidélité à une réflexion sur les supports et les surfaces, à la facétie et au registre sensible qui donnent une unité inattendue à l'ensemble.